

When Evil Lurks

De Demian Rugna

(Argentine – 27 octobre 2023)

Avec Ezequiel Rodriguez, Demian Salomon, Silvina Sabater, ...

1H40

Jeudi 31 octobre 2024 21h00

Séance unique

PETIT PRINCE DES TÉNÈBRES

par [Josué Morel pour Critikat](#)

On en serait presque surpris : tiens, il existe en 2024 un film d'horreur qui n'envisage pas le genre comme vaisseau d'une allégorie sociale, mais comme un terreau d'imaginaire et d'effroi ? Qui ne table pas sur une mise en place interminable ? Qui ne se défait pas lorsque des défis figuratifs se présentent à lui ? Remarqué au dernier Festival de Gérardmer, dont il est reparti avec les prix du public et de la critique, *When Evil Lurks* s'apparente à un objet anachronique : ni pastiche *vintage* (la patine 70's de *X*), ni fiction lorgnant vers l'*elevated horror*, le film de Demián Rugna est une série B ramassée (1h30) mais gloutonne, qui fait se rencontrer *The Strangers* de Na Hong-jin avec le cinéma de Carpenter (en particulier *Prince des ténèbres*). Gros programme, probablement trop ambitieux pour une production aussi modeste : il y a au fond trois films en un, entre le thriller rural de contamination, le portrait d'une famille cherchant à survivre et une variation sur *Le Village des damnés*. Mais cet appétit de fiction fait justement l'intérêt du récit, qui démarre pied au plancher et multiplie les nouvelles pistes dès qu'il menace de s'enliser. Si l'ensemble est parfois un peu approximatif dans sa mise en scène, il ménage suffisamment de fulgurances (cf. la séquence, assez terrifiante, centrée autour d'un chien en apparence inoffensif) pour ne pas minorer ses qualités. Ce qui frappe surtout est la furie et l'intransigeante vélocité dont témoigne le film, qui rappelle la noirceur de certains romans de Stephen King, de *Cujo* à *Désolation*. Il faut voir, par exemple, la brutalité avec laquelle Rugna joue avec les nombreux corps enfantins, dont il fait le réceptacle d'une corruption insidieuse : sans sadisme ni volonté d'épater, *When Evil Lurks* offre alors simplement le spectacle d'un film qui s'amuse à exploiter les potentialités de son scénario, pour emmener les séquences aussi loin qu'il le peut. C'est suffisamment rare pour donner envie d'en voir plus : l'apparition vers laquelle tend le film promet peut-être l'avènement d'un nouveau petit prince des ténèbres du cinéma horrifique. C'est en tout cas tout le mal que l'on souhaite à Demián Rugna.

Affreux, sales et méchants

Terrified empruntait beaucoup au cinéma d'épouvante populaire, qu'on a l'habitude de voir à l'affiche de nos multiplexes. **When Evil Lurks** prend une toute autre direction, qu'il serait dommage de trop révéler. Dans une petite bourgade de campagne, deux frères découvrent un cadavre salement amoché. Craignant le retour d'un mystérieux mal, ils se rendent chez l'une des habitantes, laquelle cache un embarrassant personnage. Tel est le point de départ d'une course inespérée contre **une horreur particulièrement virulente**.

C'est ce qui a ravi les habitués des festivals spécialisés : doté d'un concept narratif aussi génial que morbide, **When Evil Lurks est l'un des morceaux de bravoure gores les plus brutaux parvenus sur nos écrans récemment**. Moins dégoulinant de tripes et de molards que les bien vénères **Terrifier 2** et surtout **The Sadness** (tous deux également sortis chez ESC, qui aime visiblement brusquer un peu les circuits de distribution), il mise tout sur la spontanéité de ses séquences les plus gratinées, qui oblitèrent certains tabous que même le cinéma d'horreur hésite souvent à représenter. Le mal qui plane sur le récit va très vite contaminer chaque personnage secondaire ayant le malheur de le traverser. Personne ne sera épargné.

Dès lors qu'il déchaîne les enfers sur son duo de héros maladroits, **le film vire au jeu de massacre instable**, plongeant protagoniste et spectateur dans un climat d'incertitude poisseux. Chaque éruption de violence est organisée avec une diabolique précision par la mise en scène de Rugna, lequel s'échine à toujours trouver l'angle qui prend à revers. Tandis que les victimes s'accumulent, le suspens qui en découle se mue en chape de plomb horrifique.

Toutefois, quand arrivent le troisième acte et la nécessité de résoudre ses enjeux, il est bien forcé de ralentir la cadence, voire de passer en pilote automatique le temps d'un climax pour le coup plus conventionnel. De toute évidence, **le cinéaste est plus inventif dans la persécution que dans la contre-attaque**.

The Evil Within

C'est indéniable : **When Evil Lurks** fléchit dans sa dernière demi-heure. Mais son détournement habile du motif de la possession et du sous-genre associé, désormais saturé d'archétypes ronflants et de bons sentiments puritains, rappelle à quel point le cinéma d'horreur le plus véhément est à trouver loin des frontières bien gardées d'Hollywood.

Le calvaire qu'il met en scène est bien le fruit d'une horreur diffuse, qui colle à chaque photogramme et que les quelques jump-scares ne font qu'entretenir de plus belle. Notamment grâce à une idée narrative particulièrement bien trouvée : le mal auquel font face les deux frères est d'emblée une épée de Damoclès qui pèse sur le monde, comme si celui-ci avait été souillé à jamais par une sorte de folie furieuse. Point de métaphore précise ou de clin d'œil forcé ici, **mais une putrescence misanthrope ambiante**, qui recoupe le sadisme à peine dissimulé de la réalisation.

Une esthétique de la pourriture qui renverrait presque aux grandes heures de l'exploitation italienne, et plus particulièrement à la filmographie du grand Lucio Fulci, maître des cadavres en décomposition et des ambiances décaties (et lui aussi plus inspiré par la mort de sa chair à canon que par le reste). Ici aussi, l'univers parcouru est rongé par une moisissure à la fois surnaturelle et profondément humaine, qui attaque jusqu'à la plus sacrée des structures familiales.

À défaut d'être vraiment révolutionnaire et malgré ses défauts, le long-métrage prouve qu'il est encore possible de faire preuve de méchanceté et de viser une horreur **tantôt viscérale... tantôt franchement jouissive**.

Mathieu Jaborska pour Ecran Large